

comme un homme qui ne possédait hier encore d'autre terre que celle contenue entre deux planches de sa croisée, où végètent languissamment la capucine, le basilic, le pois de senteur, toutes plantes infiniment prosaïques, et qui aujourd'hui se carre dans un château aux trente croisées de face, disant avec un organe rond : Mon parc, mes gens, mes chevaux, mes gardes, mes chasses, mes chiens, mes chevreuils ; que dis-je mes chevreuils ? le gaillard s'est élevé au cerf dix cors *s'il en fut*, et même à la gazelle domestique, qui vient manger familièrement dans les mains de madame sa femme un peu rouges ou un peu noires.

Quand la fortune qui, en sa qualité de femme frivole, possède un caractère jovial, à farci de largesses tout ce petit monde, et que son œuvre de transformation est complète, on assure qu'alors elle s'éprend d'un fou rire, et comme rien n'est plus électrique que le rire, nous rions avec elle de son grotesque entourage. Toutefois, nous ne rions pas toujours ; voici pourquoi.

La secte des parvenus se divise en deux catégories parfaitement distinctes l'une de l'autre. La première se compose de gens d'un naturel si excellemment bon qu'ils se conservent même au sein de leur prospérité et sur leurs lits de roses ; telle est la bonté de cette pâte d'homme que, bien que cette pâte soit passée subitement du pain bis au pain blanc, à la brioche, voire même à la meringue et au gâteau de Savoie, elle ne s'enorgueillit pas trop de cette transition rapide ; elle reste bonne *quand même* ! La délicieuse histoire de la *Dot de Suzette* offre un type admirable de ces heureux que la possession de beaucoup d'or ne saurait gâter.

Que si ces petites gens renoncent à ces dehors de grosse bonhomie qui les font absoudre des faveurs du sort, s'avisent de piaffer et de se tuméfier, c'est d'une façon si bouffonne et si bon enfant que, loin de blesser la galerie, celle-ci s'en amuse. Ce sont des espèces de comédiens ambulants qui jouent partout et toujours. On ne se lasse point de ces représentations peut-être plus plaisantes, et à coup sûr plus originales que celles du théâtre.

Il n'en est pas ainsi de l'autre section, qui n'offre pas le plus petit mot pour rire. Ces hommes de la semaine passée sont orgueilleux, hautains, insolents, coupants et tranchants ; ils prétendent se familiariser avec les anciens riches, et lancent un regard d'insultante pitié à tout ce qui ne sut pas monter, grossir et grandir comme eux. Ces haïssables favoris du hasard n'ont rien de comique ; on reste sérieux en leur présence, si on la supporte ; mais dès qu'ils ont le dos tourné, le monde palpitant d'indignation les hue, les siffle ; ils sont criblés des traits de la médisance, de la haine et du mépris.

La régence, qui déshonora plusieurs années du siècle dernier, forma une pépinière de parvenus située rue Quincampoix. On appela cet établissement le jardin aux champignons, par allusion au millier de fortunes qui y poussèrent du soir au lendemain.

Les perruquiers et les laquais, se débarbouillant de la poudre et de la livrée dans les carrés du jardin, furent érigés en seigneurs opulents, titrés et encensés dans leurs bancs à la paroisse du village, que dominait leur château féodal fraîchement badigeonné. Ah certes ! l'ancienne noblesse n'a point à se vanter d'un tel mode de recrutement.

Cette révolution financière ne vécut pas long-temps. La déchéance des illusions mississippiennes opéra la guérison des cerveaux malades, et, sauf les victimes de ce fol engagement, qui restèrent ruinées et pauvres.

“ A Paris, tout rentra dans l'ordre accoutumé.”

Depuis lors les ascensions métalliques devinrent des exceptions

aux lenteurs de la fortune dans les professions honnêtes et peu aventureuses. Presque toujours la richesse ne descendait sur les maisons du haut commerce manufacturier ou maritime qu'à la troisième ou quatrième génération ; seules, la ferme générale et la banque gardèrent le privilège de faire grimper en carrosse des gens qui la veille allaient à pied comme des chiens, et d'improviser de splendides amphytrions qui, jusqu'à ce jour, n'avaient dîné que très mal chez eux ou assez bien chez les autres.

Sous les règnes sinon fortunés au moins tranquilles, les accidents tels que le système de Law ont la rapidité du météore ; il n'en est pas de même des révolutions politiques qui, après avoir changé la face des choses et ébranlé le sol, s'y enracinent avec une invincible ténacité. C'est à ces terribles époques de bouleversement et de déplacement que fourmillent les parvenus ; la société en est inondée.

Cependant c'est progressivement et avec une certaine réserve qu'on vit éclore de nouveaux enrichis après la révolution de 1789. Nous dirons plus tard la cause de ces délais. Signalons avant les trois phases les plus propices à ce monstrueux enfantement, à cette irruption d'individus lancés soudainement sur le théâtre de l'opulence.

La première fut la vente des biens d'église et des biens d'émigrés. Personne n'ignore que, par la défectueuse organisation de ces ventes, les acquéreurs payèrent des châteaux et de vastes domaines avec le produit de deux récoltes, souvent d'une seule. Jamais mesures de finances ne furent plus déplorablement combinées. *Male parta, male dilabuntur*. Tous les avantages tournèrent au profit des acheteurs, aucun vers les intérêts de l'état. Ainsi l'immensité des ressources créées par le fléau spoliateur ne servirent pas même à constituer un trésor national capable de subvenir à l'entretien des quatorze armées que la France, ou pour mieux dire la Convention opposait à l'Europe soulevée contre elle. Tous ces milliards, car il ne s'agissait plus de millions se fondirent pour le bon plaisir et les félicités des acquéreurs mourans de gras fondu dans les délicieuses positions qu'on leur avait faites.

C'est par suite de cette gestion vicieuse que la république se vit bientôt réduite à la besace. Quand le gouvernement du cinq brumaire succéda à l'absolutisme conventionnel, il fallut, pour lui apprendre à parler et à marcher, qu'on inventât brusquement de nouvelles ressources, dont la plus unique fut la banqueroute des assignats. Leur dépréciation fut telle que la carte payante d'un dîner de gourmet aux portions *pour un* présentait le chiffre colossal de trois mille francs, et ce même gastronome en avait payé le matin quatre mille à son cordonnier pour une paire de bottes.

Incapable d'améliorer la situation, le directoire ne fit que l'empirer par ses lâches faiblesses. C'est sous son règne éphémère qu'eut lieu la seconde promotion de parvenus, éclos par milliers dans l'épais gâchis des fournitures. Rien ne peut donner l'idée des ravages de cette corruption. Toutes les sources des revenus furent taries par les marchés scandaleusement frauduleux qui se passèrent entre l'état et les fournisseurs. Ceux-ci, devenus opulents par un seul coup de baguette de la friponnerie, qui est une fée comme une autre, étalèrent un luxe outrageant pour la misère nationale. Les magnificences de Lucullus ne sont peut-être que pâles auprès des somptuosités de ces riches *républicains*.

On croirait tenir un volume des *Mille et une Nuits*, si on lisait la description des fêtes données sous le directoire par des enrichis de fraîche date ; il ne serait pas moins curieux d'y voir avec quel